



Adaptation aux changements
climatiques dans les Caraïbes
selon une démarche tenant
compte des sexospécificités

Étude de cas sur l'impact des
changements climatiques sur
l'agriculture et le logement dans
des communautés indigènes du
Suriname



Préparé pour le PNUD par Sheila Ketwaru-Nurmohamed

**Copyright © Programme des Nations Unies pour le développement
(PNUD) 2009**

Tous droits réservés

Publié à La Barbade

Les vues et opinions exprimées dans ces documents sont celles de leurs auteurs et ne reflètent pas nécessairement celles des Nations Unies et du PNUD.

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Sigles et acronymes | iii |
| Liste des tableaux et graphiques | iv |
| 1. Introduction | 1 |
| 1.1. Méthodologie de la recherche | 1 |
| 2. Climat du Suriname | 2 |
| 2.1. Caractéristiques du district de Sipaliwini | 2 |
| 3. Descriptif des communautés villageoises indigène et marronne | 4 |
| 3.1. Descriptif de Tepu | 4 |
| 3.2. Descriptif de New Aurora | 4 |
| 3.3. Activités des hommes et des femmes à Tepu | 5 |
| 3.4. Activités des hommes et des femmes à New Aurora | 6 |
| 3.5. Emploi des hommes et des femmes à Tepu et à New Aurora | 7 |
| 4. Rôles et facteurs de vulnérabilité sexospécifiques | 9 |
| 4.1. Rôles et responsabilités par sexe | 9 |
| 4.2. Sexospécificités et facteurs de vulnérabilité dans l'agriculture | 10 |
| 4.3. Sexospécificités et facteurs de vulnérabilité dans le logement | 11 |
| 4.4. Vulnérabilité associée aux sexospécificités et aux relations de pouvoir | 12 |
| 4.5. Facteurs de vulnérabilité associés à la structure des relations entre les sexes | 14 |
| 5. Risques, stratégies d'adaptation et de relèvement | 16 |
| 5.1. Culture et drainage | 16 |
| 5.2. Carence de bois à brûler pour la cuisine | 16 |
| 5.3. Dépendance et interdépendance | 16 |
| 5.4. Isolement géographique et sécurité alimentaire | 17 |
| 5.5. Manque d'accès à l'eau | 17 |
| 5.6. Impact sur le logement et l'érosion du sol | 18 |
| 5.7. Élévation des risques sanitaires associés aux aléas naturels | 19 |
| 5.8. Interruption des revenus économiques | 19 |
| 5.9. Vulnérabilité des pauvres | 19 |
| 5.10. Peur des cycles de sécheresses et d'inondations | 20 |
| 5.11. Mobilité | 20 |
| 5.12. Accès à l'éducation et à l'information | 20 |
| 6. Leçons à tirer | 21 |
| 7. Conclusions et recommandations | 23 |
| 7.1. Conclusions | 23 |
| 7.2. Recommandations | 23 |
| Bibliographie | 25 |

Sigles et acronymes

| | |
|--------|--|
| BIO | Binnenland Overleg |
| BCPR | Bureau de la prévention des crises et du relèvement |
| CDERA | Organisme caribéen d'intervention rapide en cas de catastrophe |
| CEDAW | Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes |
| CRMI | Initiative pour la gestion des risques dans les Caraïbes |
| CEPALC | Commission économique pour l'Amérique latine et les Caraïbes |
| ONG | Organisation non gouvernementale |
| PNUD | Programme des Nations Unies pour le développement |
| UNICEF | Fonds des Nations Unies pour l'enfance |

Liste des tableaux et graphiques

| | |
|--|----|
| Tableau 1 : Disparités de revenus entre sexes à New Aurora (en dollars US) | 8 |
| Graphique 1 : Dommages aux logements | 18 |

1. Introduction

La présente étude de cas est axée sur les sexospécificités, les changements climatiques et la réduction des risques de catastrophe : elle examine l'impact des changements climatiques sur l'agriculture et le logement dans deux communautés tribales du Suriname, une de marrons¹ et l'autre d'indigènes, et ce en vue de montrer que les inondations de 2006 y ont eu des retombées différentes sur les femmes et les hommes et, notamment, d'évaluer comment l'agriculture et le logement ont été touchés. L'étude de cas, initiée en juin 2008, évalue les retombées différenciées sur les hommes et les femmes des deux villages.

Le choix de ces deux communautés répond à plusieurs facteurs :

- a. Elles sont représentatives de deux groupes de population ethniques qui font partie des plus pauvres et des plus vulnérables du pays.
- b. Elles sont considérées typiques de groupes de population similaires qui vivent dans les 175 villages et les 101 *kampus*² touchés par les inondations.
- c. Leurs dimensions et le fort impact des inondations sur leur sécurité alimentaire et leurs logements.

1.1 Méthodologie de la recherche

L'étude de cas combine plusieurs méthodes de recherche. Les discussions et les interviews ont été effectuées avec le concours d'un guide-interprète local.

- **Examen de la documentation** pertinente : rapports fournissant des données sociales et démographiques, rapports de bilan des inondations et rapports sur des projets de relèvement mis en œuvre.
- **Interviews** par questionnaire de dirigeants, de parties prenantes clés et de membres des familles.
- **Discussions de groupe** menées séparément avec des femmes et des hommes.

¹Descendants d'esclaves fugitifs.

²Petits campements familiaux considérés aussi comme des communautés.

2. Climat du Suriname

Le Suriname connaît deux saisons : la saison sèche et la saison humide ou pluvieuse. Une courte saison humide, qui dure de début décembre à fin février, est suivie par une courte saison sèche jusqu'à fin avril, par une longue saison des pluies jusqu'à la mi-août et une longue saison sèche jusqu'à la fin-novembre. Les précipitations sont plus fortes dans certaines parties de l'arrière-pays, surtout dans les montagnes. Des transitions entre les saisons ont indiqué que d'importants changements sont intervenus dans les modèles saisonniers et pluviaux.

Les Surinamais estimaient en règle générale avoir été épargnés par les catastrophes associées aux aléas naturels jusqu'aux inondations de début mai 2006. La plupart d'entre eux ignoraient – il vaut la peine de le signaler – que cinquante ans auparavant, en 1946, des parties de l'arrière-pays avaient subi de grandes inondations, mais pas aussi sévères que celles de 2006. Beaucoup de gens et même des experts croyaient qu'aucune autre grande inondation n'aurait lieu dans un avenir proche. Or, en 2007, des vastes zones urbaines et périurbaines furent noyées sous quarante centimètres d'eau après des pluies excessives, ce qui provoqua les crues de canaux et de ruisseaux, qui sont les artères du système de drainage urbain et rural du Suriname. En 2008, d'autres localités de province furent de nouveau inondées.

Les inondations historiques de mai 2006 ont fait prendre conscience de l'impact des changements climatiques au Suriname. Des consultations auprès de parties prenantes ont toutefois révélé que des secteurs du gouvernement et de la société hésitaient à attribuer les inondations de l'arrière-pays aux seuls changements climatiques, et signalaient que même si les pluies excessives tombées pendant plusieurs jours avaient été un facteur important, elles n'expliquaient pas tout : beaucoup jugeaient que l'accroissement de l'activité incontrôlée dans les mines d'or constituait l'une des raisons des inondations sévères qui avaient eu lieu, car le sable retiré des mines est emporté dans les cours d'eau où il s'accumule, risquant d'entraver la capacité d'absorption du sol et le libre passage de l'eau. Ces inondations ont eu surtout des retombées dans les zones habitées qui se trouvent normalement le long des ruisseaux et des rivières.

2.1. Caractéristiques du district de Sipaliwini

L'une des régions les plus lourdement touchées par les inondations de 2006 a été le district de Sipaliwini, l'une des dix régions administratives du pays qui forment ce que l'on appelle l'intérieur : il se trouve dans le Sud, à la frontière brésilienne, mais a aussi des frontières avec la Guyane française à l'est et le Guyana à l'ouest. Tout le district est couvert de forêt pluviale, qui occupe d'ailleurs environ 90 p. 100 de la surface du pays (164 000 kilomètres carrés).

Tepu est le village le plus éloigné sur le Haut-Tapanahoni, un cours d'eau qui naît aux abords du mont Eilerts de Haan (884 mètres). Certains estiment que les inondations à Tepu ont résulté de pluies plus fréquentes et plus intenses dans les montagnes, si bien que le niveau des eaux a monté plus vite. Ils sont aussi d'avis que les inondations à New Aurora, situé sur le Haut-Suriname, ont été causées par le déversement simultané de deux torrents dans la rivière.

La population du district de Sipaliwini est habituée aux crues, déclenchées par les pluies abondantes de la saison humide, et les habitants de petites îles sur le fleuve sont victimes d'inondations moins fortes tous les ans. Cependant, celles de 2006 ont frappé les communautés cibles et d'autres communautés de province d'une manière inhabituelle et dramatique. En juin 2008, l'est et le sud de Sipaliwini ont été de nouveau inondés, l'eau montant même plus haut qu'en 2006, ce qui a causé de nombreux problèmes à la population, surtout dans l'agriculture et le logement.

Les interviews et les discussions de groupes indiquent ce qui suit au sujet des inondations de 2006 :

- a. C'est la zone du Haut-Suriname, dans le district of Sipaliwini, qui a été la plus durement frappée.
- b. Environ 26 000 personnes de 175 villages et de 101 *kampus*³ ont été directement touchées par des crues anormales.
- c. Les inondations ont atteint des logements et des installations publiques : des centres de santé, des écoles et des églises ; des bâtiments ont été endommagés, certains ont été emportés dans le fleuve, en même temps que des stocks d'aliments, des mobiliers et d'autres effets utiles. Le reste a été généralement mouillé et endommagé.
- d. La plupart des pistes d'atterrissage, couvertes d'herbe, ont dû être fermées à cause des fortes pluies.

De l'avis de certains, les inondations de 2006 ont frappé les hommes et les femmes différemment dans les deux communautés (marronne et indigène) du fait des rôles et des activités assignés à chaque sexe.

³ Petites communautés familiales.

3. Descriptif des communautés villageoises indigène et marronne

L'arrière pays du Suriname est principalement habité par des communautés tribales amérindiennes et marronnes. Des centaines de villages autonomes se sont constitués voilà bien longtemps le long des cours d'eau du district de Sipaliwini. Se rendre de la capitale Paramaribo à ces villages éloignés est difficile et prend du temps. En bateau, il faut recourir aux services d'autochtones expérimentés parce que la navigation est entravée par de nombreux rapides entre les établissements dispersés. On ne peut atteindre plusieurs villages que par avion, en atterrissant sur de petites pistes ; les vols sont rares, coûteux et dépendent des conditions météorologiques.

Tepu et New Aurora sont les deux principales communautés tribales dispersées le long des cours d'eau au Sipaliwini, isolées et lointaines. La vie des hommes et des femmes y est très traditionnelle, structurée sur le mode parental. Le fait que les habitants se déplacent très souvent vers la ville ou les régions frontalières empêche de collecter dûment des données démographiques ventilées par sexe au sujet des populations des villages.

3.1. Descriptif de Tepu

Tepu est un village amérindien de la tribu Trio qui s'est établi en 1966 sur le Haut-Tapanahony. Il compte 106 familles, soit environ 500 habitants. Les indigènes sont nomades par nature. Les différends familiaux et l'épuisement des terres arables et d'autres ressources alimentaires provoquent la dispersion des familles et la création de nouvelles petites communautés (*kampus*).

Par sa population, Tepu est considéré comme un village de dimension moyenne. Il compte plusieurs installations collectives, dont une piste d'atterrissage, une église catholique, une école maternelle et primaire, une bibliothèque, une polyclinique et une clinique de soins traditionnels. La plupart des maisons sont de bois, sur pilotis, à toit de chaume. Les principales sources de revenus de la communauté sont l'écotourisme et la vente d'oiseaux en cage. Il n'existe pas de magasins, mais quelques habitants achètent des articles en ville et les vendent sur place.

3.2. Descriptif de New Aurora

New Aurora se trouve aux abords du Haut-Suriname parmi des dizaines d'autres villages marrons. Créé en 1898, il est habité par des descendants de marrons de la tribu Saramaccan. La population adulte se monte à 1 300 personnes, pour la plupart des femmes. Ce déséquilibre entre les sexes est typique des communautés marronnes, parce que les hommes gagnent les villes et la capitale à la recherche de travail et y restent des mois, voire des années, avant de retourner au village. On ne sait pas exactement si la tradition d'unions consensuelles multiples dans les communautés marronnes est le résultat ou la cause de ce déséquilibre entre les sexes.

Dans des communautés marronnes comme New Aurora, cette disparité s'est traduite par une augmentation de la quantité de femmes chefs de famille sur lesquelles retombent donc des rôles et des responsabilités accrus, dont beaucoup sont confiés ailleurs aux hommes. De nombreuses femmes ont signalé qu'elles réparaient elles-mêmes leurs logements et pêchaient parfois avec leurs enfants.

New Aurora compte une église, une polyclinique, une école maternelle et une école primaire, quelques petits magasins et une piste d'atterrissage. Un chemin forestier bien entretenu relie le village à d'autres. Les maisons sont basses et de plus en plus construites en briques avec des toits permettant de recueillir l'eau de pluie. Par rapport à Tepu, les possibilités de revenus sont plus diversifiées et comprennent la vente de produits agricoles, d'oiseaux exotiques et d'objets artisanaux, de petits commerces et différents services tels que le transport fluvial, la fabrication de meubles et l'élevage de volailles.

3.3 Activités des hommes et des femmes à Tepu

L'isolement de Tepu y a préservé la division du travail traditionnelle fondée sur le sexe. Les femmes sont responsables du foyer et de l'espace environnant, de la nourriture et de la famille ; elles produisent le gros des aliments consommés dans la communauté, qui incluent le manioc amer traité, le manioc doux cuit, des plantains et des poivres d'eau avec du poisson ou de la viande.

Les femmes possèdent et cultivent généralement un ou plusieurs lopins⁴ où elles plantent différentes espèces agricoles, comme des navets, plusieurs variétés de tubercules comestibles comme le manioc amer et doux, des plantains, des bananes, du maïs et des ananas. Elles préparent aussi la galette de manioc et conservent le poisson et la viande, ce qui leur prend beaucoup de temps. Elles broient le manioc amer, l'essorent et en font une grande galette plate (cassave) qu'elles cuisent ensuite dans un large plateau sur un feu en plein air. Elles utilisent ensuite l'eau pour cuire des poivres d'eau avec du poisson ou de la viande frais ou fumés. La cassave est trempée dans la soupe avant d'être mangée. Les femmes utilisent aussi le manioc amer pour préparer le *casiri*⁵, une boisson alcoolisée légère. La cassave et le *casiri* sont consommés dans la journée à partir du petit déjeuner. On trouve rarement des légumes dans l'alimentation des indigènes.

En plus de la cuisine, les femmes de Tepu ramassent du bois à brûler, des fruits, des noix, des graines et des herbes dans la forêt. Elles font aussi la corvée d'eau dans le fleuve et le ruisseau à des fins ménagères et font la vaisselle et la lessive à la rivière au moins deux fois par jour. Leurs autres obligations comprennent le filage, le tissage et la teinture du coton, après cueillette, pour en faire des hamacs et des vêtements, dont elles vendent une partie. Elles trouvent aussi le temps de faire des objets décoratifs avec des graines. Elles travaillent souvent ensemble à la cuisine et à la préparation du *casiri* pour les fêtes. Elles se chargent aussi de la propreté des installations du village et de la communauté. Certaines d'entre elles ont constitué un groupe pour lancer des projets communautaires d'agriculture et de préparation de la cassave, et sont plus actives que les hommes dans les services volontaires.

⁴ Terre dégagée à des fins agricoles.

⁵ Boisson alcoolique légère préparée par les femmes à partir de la pulpe de taro fermentée et utilisée quotidiennement, et même au petit déjeuner.

Les hommes sont généralement chargés de nettoyer les terres agricoles pour leurs femmes. Ils fournissent les protéines à la famille en chassant et en pêchant. Ils fabriquent aussi des pirogues, des pagaies et plusieurs ustensiles de cuisine comme les cuillères, les paniers, les caisses de bois, les passoirs et les pressoirs à manioc. Ils construisent et réparent les logements, les latrines et les pirogues de la famille avec l'aide de parents ou de travailleurs embauchés. Ils utilisent généralement du matériel tiré de la forêt.

Les hommes aident aussi à l'agriculture quand ils accompagnent leurs femmes aux champs : là, ils bêchent et désherbent, et ils transportent les récoltes au marché. Ils profitent aussi souvent de leurs visites aux champs pour chasser, car les cultures attirent les animaux sauvages. Les hommes participent aux activités communautaires en fabriquant les toits de chaume des installations communes ou en assumant d'autres travaux de construction. Ils aident parfois les femmes à nettoyer la maison et ses alentours et les installations publiques. Ils sont aussi les premiers responsables de la gestion du village.

3.4 Activités des hommes et des femmes à New Aurora

La plupart des activités des marronnes au foyer et dans la communauté sont similaires à celles des femmes de Tepu. En général, les familles plantent et récoltent ce dont elles ont besoin pour manger parce que les marchés sont trop éloignés pour y acheter des vivres. Mais les marronnes ont des activités fournissant des revenus plus importants qu'à Tepu. Beaucoup étant chefs de famille, elles doivent être plus indépendantes financièrement que les femmes de villages indigènes comme Tepu. Leurs revenus doivent leur permettre de payer la totalité des dépenses ménagères, y compris l'embauche d'hommes, le cas échéant, pour éclaircir la forêt, construire des logements et des pirogues et fabriquer des ustensiles pour le foyer.

À New Aurora, les femmes possèdent une petite boulangerie, une épicerie, font de la pêche et de la restauration, élèvent et vendent des volailles. De nombreuses femmes cultivent du riz qui est essentiel dans l'alimentation locale. Elles cultivent aussi du manioc amer et doux, des bananes plantains, du maïs, des gombos, des légumes, des patates douces, des arachides et du gingembre. Elles traitent aussi les graines des fruits sauvages pour en tirer de l'huile de cuisine. Certaines se font parfois un peu d'argent en vendant des excédents de récoltes : riz, bananes, manioc et d'autres tubercules. Elles préparent la cassave et les poivres d'eau qui sont importants dans leur alimentation, en combinaison avec des protéines telles que le poisson frais, fumé ou salé, la viande d'animaux sauvages, le poulet et le bœuf salé.

À New Aurora comme dans d'autres villages marrons, les femmes fabriquent et vendent des appliques, et elles gravent desalebasses. Ces articles sont vendus dans les villages ou à des revendeurs.

Les activités des hommes sont différentes à New Aurora et à Tepu. Les marrons construisent et réparent les logements, les latrines, les cuisines et les pirogues et travaillent ensemble à la construction d'installations communautaires tels que la case de réunion, l'appontement, l'école et les cliniques, avec l'aide, toutefois, de travailleurs embauchés. Il est plus courant à New Aurora qu'à Tepu de recruter des travailleurs pour éclaircir la forêt, construire des logements et couvrir les toits de chaume.

D'après les entretiens avec les membres des deux communautés, l'influence de la culture urbaine sur la plus jeune génération aboutit à une perte des habiletés traditionnelles. De plus, les hommes pêchent et chassent moins qu'auparavant parce que le poisson et le gibier sont souvent achetés à des chasseurs et à des pêcheurs spécialisés ou apportés de la ville ou de la localité voisine.

Comme c'est le cas de la plupart des autres communautés indigènes traditionnelles, celles de Tepu et de New Aurora font partie des plus vulnérables sur le plan économique : leurs habitants sont parmi les plus pauvres du pays à cause de leurs possibilités d'emploi limitées, entre autres facteurs.

3.5 Emploi des hommes et des femmes à Tepu et à New Aurora

À Tepu comme à New Aurora, le taux de participation des hommes à la force de travail est plus élevé que celui des femmes, les traditions culturelles leur donnant plus de liberté de déplacement et leur permettant un accès plus facile à l'éducation, aux possibilités de participer à l'économie et de trouver un emploi payé sûr. De nombreux hommes travaillent comme guides de tourisme, chauffeurs (bateau, car, camion), vendeurs ou mineurs temporaires. Certains sont employés dans les villages comme moniteurs locaux, interprètes ou bâtisseurs. D'autres travaillent pour le gouvernement ou pour des sociétés privées exploitant les mines ou le bois.

Les entretiens ont révélé que, de retour au village, les hommes rapportent en général des articles qu'ils ont achetés, mais qu'ils souffrent souvent de stress intense à cause de la hausse des coûts, des sources de revenus limitées, et parce qu'ils n'ont pas répondu aux attentes de leurs en tant que principaux soutiens de famille. Beaucoup se sentent inadaptés quand ils ne peuvent pas jouer leur rôle d'« homme ».

Toujours d'après les entretiens, les possibilités d'emplois sont rares tant à Tepu qu'à New Aurora, cette situation étant plus grave pour les femmes qui ne peuvent voyager ou vendre leurs produits en dehors du village si elles ne sont pas accompagnées par leur mari ou par un parent de confiance. Quelques femmes sont institutrices ou travaillent dans des écoles, des cliniques ou exercent une médecine traditionnelle.

Les sources d'emplois étant limitées, de nombreux hommes et femmes sont travailleurs indépendants. Quelques femmes des villages gagnent petitement et irrégulièrement leur vie en recourant surtout à des compétences traditionnelles : production d'aliments, préparation d'aliments, soins traditionnels et artisanat. Les Tépuaises élaborent des colliers, des bracelets et de petits sacs à main à partir de graines de maramara qu'elles cueillent, puis les vendent directement aux touristes ou par l'intermédiaire d'organisations non-gouvernementales (ONG) de la ville.

Les hommes gagnent leur vie dans le petit commerce ou en offrant des services de transport fluvial. De nombreux hommes ont aussi fait de leurs compétences traditionnelles, telle la fabrication d'ustensiles et d'objets artisanaux, des sources de revenus. Selon les personnes interrogées, bien qu'hommes et femmes se heurtent au même problème de débouchés pour leurs produits sur le marché, les hommes gagnent plus, comme le montre le tableau 1 dans le cas de New Aurora.

Tableau 1 : Disparités de revenus entre sexes à New Aurora (en dollars US)

| Source de revenus | Hommes | Femmes |
|--------------------------|-------------------|--------------|
| Revenu mensuel | De 100 à 500 | De 20 à 100 |
| Prix d'objets artisanaux | De 5 à 15 et plus | De 3,50 à 10 |

Des chiffres fournis par les personnes interrogées ont aussi montré que bien qu'hommes et femmes des deux villages soient économiquement vulnérables, les femmes courent bien plus de risques en raison des rôles et des responsabilités qui leur sont dévolus, et des opportunités économiques différentes qui se présentent, même en cas de catastrophe.

4. Rôles et facteurs de vulnérabilité sexospécifiques

La recherche a montré que les foyers des communautés indigènes et marronnes sont matrilineaires et peuvent rassembler plusieurs familles et générations sous un même toit, de sorte que les femmes appartenant à une famille restent ensemble, constituant une famille élargie avec trois à quatre générations, et que les femmes représentent la majorité des membres du foyer. Bien que dans certaines cultures matrilineaires les familles partagent le même toit, il est courant dans les communautés indigènes et marronnes que les parents ayant les ressources suffisantes construisent une maison près de la leur pour leurs enfants et leurs nouveaux partenaires ou conjoints. Toujours selon les personnes interrogées, l'existence de familles élargies sous un même toit signifie moins d'intimité et moins d'harmonie familiale, de sorte que les familles se divisent souvent et s'installent dans de nouveaux établissements.

4.1 Rôles et responsabilités par sexe

Les femmes des deux communautés étudiées sont chargées principalement, nous l'avons dit, des enfants, de la production alimentaire, de la préparation et de la conservation des aliments, de la corvée d'eau et de bois, de la propreté du foyer et des soins à dispenser aux malades et aux handicapés. Pour de nombreuses femmes, cela implique souvent qu'elles doivent s'occuper de leurs petits-enfants quand leurs filles vont travailler aux champs ou en ville. Si l'on compare le travail non rémunéré des femmes et des hommes, il est évident que celui des premières est plus intense.

De plus, le rôle social des femmes comme gardiennes du foyer et fournisseurs d'aliments les attache à la famille et au village. Les femmes sont jugées virtuellement irremplaçables et les filles sont considérées comme des biens importants et comme jauge du bien-être dans une famille. Selon une mère interrogée, « une fille est votre bâton de vieillesse, parce qu'elle s'occupe et prend soin de ses parents ».

Les rôles et les responsabilités essentiels des hommes sont non seulement de trouver des revenus, mais encore d'entretenir la maison, d'apporter des protéines et de dégager des terres arables. Les hommes fournissent aussi une protection sociale à la famille et veillent à son bien-être. Ils sont aussi censés être les principaux soutiens de famille et avoir des revenus ; de nombreux hommes abandonnent les villages pour chercher du travail à l'extérieur. Les femmes doivent alors recourir à des parents de sexe masculin ou payer quelqu'un pour les aider.

La vulnérabilité des femmes aux aléas naturels est associée à l'inégalité des rôles et des responsabilités dévolus à leur sexe, surtout dans l'agriculture, le logement et la prise de décision communautaire. Selon des femmes interviewées à New Aurora, comme il y a moins d'hommes que de femmes, un

problème se pose en cas d'inondations : avant la catastrophe, elles doivent se préparer et ne peuvent pas toujours recevoir de l'aide des hommes ; après, même si les hommes et les femmes nettoient ensemble, de nombreuses femmes sont contraintes de réparer leur maison elles-mêmes si elles ne peuvent payer un homme pour le faire. Durant une inondation, le travail des femmes s'alourdit parce que, de par leur rôle, elles doivent nettoyer la maison et que la boue et les sédiments sont difficiles à enlever, au point que la puanteur peut se prolonger sur plusieurs semaines.

4.2 Sexospécificités et facteurs de vulnérabilité dans l'agriculture

Tepu et New Aurora, nous l'avons dit, sont typiques des communautés amérindiennes et marronnes. Elles dépendent largement de l'agriculture, produisent leurs propres aliments, pêchent et chassent. L'agriculture a une importance cruciale dans la sécurité alimentaire et la survie des deux villages, et les femmes jouent un rôle clé dans la production agricole et la préparation des aliments. On constate une division du travail fondée sur le sexe. Des femmes des deux communautés ont affirmé : « Si vous ne semez pas ou ne pêchez pas, vous mourez parce que vous n'avez pas d'argent pour acheter de la nourriture. » En province, la culture continue de se faire sur brûlis : on dégage une clairière, on brûle et on sème en veillant à la rotation des cultures.

Dans les deux villages, les terres agricoles sont structurées par matrilinearité : les lopins appartenant à plusieurs familles issues d'une seule sont généralement regroupés. Les mères et les filles peuvent soit partager un grand lot de terre, soit avoir de plus petits lopins regroupés à des fins d'aide et de protection mutuelle.

Les lots agricoles des femmes de Tepu et de New Aurora sont proches des cours d'eau, ce choix s'expliquant par plusieurs raisons : le sol est plus riche, la proximité du cours d'eau permet aux femmes d'accéder plus aisément à leurs champs en utilisant des pirogues où elles peuvent aussi transporter des outils et des récoltes, et le trajet par le fleuve est moins dangereux que la traversée solitaire de la forêt. Le revers de la médaille est que ces endroits sont particulièrement exposés aux inondations.

Dans les deux communautés, les inondations portent préjudice à la production agricole des femmes à de nombreux niveaux. Elles entraînent des pertes directes de récoltes, et il faut du temps pour s'en relever : au moins un an avant que les terres inondées puissent produire une bonne récolte. Parmi les stratégies d'adaptation signalées durant les entretiens, on a signalé que les femmes protègent leurs récoltes des crues de la saison humide et évitent les endroits exposés aux inondations en déplaçant leurs lopins plus haut dans la forêt. Ceci, bien entendu, exige de durs travaux de préparation des terres qui prennent beaucoup de temps et accroît la distance à parcourir, qui est souvent d'une ou deux heures. On le voit : les inconvénients et la fatigue s'en trouvent accrus. Certaines femmes, surtout les plus âgées, continuent d'utiliser leurs vieux champs après des inondations, soit faute de trouver de nouveaux endroits soit faute de ressources ou d'aide pour dégager de nouveaux espaces de forêt, mais le résultat en est de très maigres récoltes.

On constate une division du travail agricole fondée sur le sexe dans les deux communautés. À Tepu, les hommes éclaircissent la forêt pour dégager de nouveaux lopins ; ils aident aussi leurs femmes aux semailles et à l'entretien des champs, ainsi qu'au transport des récoltes. À New Aurora, les hommes débroussaillent aussi et préparent la terre avec leur femme (ou leurs femmes en cas de polygamie) et leurs enfants, ce qui prend trois semaines en moyenne ; mais ils ne participent pas normalement à l'entretien des champs ni au ramassage des récoltes, qui sont considérés des travaux de femmes. Ceci indique qu'après des inondations, toutes les interventions devraient tenir compte des sexospécificités, et que les projets d'aide devraient garantir que les femmes reçoivent une formation agricole adéquate, des équipements, des outils et du matériel ⁶ de façon à pouvoir relancer au plus vite leur production agricole.

4.3 Sexospécificités et facteurs de vulnérabilité dans le logement

On constate aussi dans les cultures indigènes et marronnes consultées une distribution spécifique des rôles et des responsabilités par sexe associée au logement familial. Les hommes sont censés construire une maison pour leurs femmes, et celles-ci doivent se charger de son entretien, exception faite des réparations qui sont l'apanage de l'homme. Par ailleurs, de nombreux parents aident à construire la maison de leurs filles et de leurs gendres, et leur donnent de l'argent et de la nourriture jusqu'à ce qu'ils soient indépendants. Du fait de cette pratique traditionnelle, des hommes et des femmes d'âge mûr affirment avoir plus de deux ou trois logements.

Les traditions culturelles dans la construction de logements influencent aussi la façon dont les communautés font face aux inondations. À Tepu, l'impact des inondations de 2006 sur les maisons a été réduit, car la plupart sont sur pilotis (mais les cuisines et les celliers sont au sol). Lors des crues de 2008, les maisons sur pilotis ont été sauvées, mais des cuisines et des celliers ont été détruits parce que l'eau a presque atteint la hauteur des pilotis des maisons les plus proches de la rivière. Les inondations ont aussi fouillé la terre autour des pilotis, les menaçant d'effondrement. En accord avec leurs rôles de bâtisseurs et de réparateurs de maison, les hommes de Tepu ont réuni des matériaux et se sont mis au travail dès le retrait des eaux.

L'impact des inondations à New Aurora a été différent. Comme de nombreuses femmes sont chefs de famille mais ne savent pas construire, elles doivent payer des hommes pour réparer leurs logements, cette situation les rendant encore plus vulnérables après les inondations et prolongeant l'étape difficile de remise en état.

Des entretiens à New Aurora ont montré que certaines personnes doivent se résoudre à utiliser plus d'un logement. Une femme a affirmé avoir perdu deux maisons avec tout leur mobilier, si bien qu'elle s'est installée chez sa fille ; elle a collecté quelques matériaux de toiture, mais, deux ans après, au moment de l'interview, elle devait encore économiser pour pouvoir acheter plus de matériaux de construction ; elle n'avait pas les compétences requises pour réparer sa maison, car cela, traditionnellement, ne relève pas du rôle et de la compétence des femmes.

⁶ Des colis de nourriture de survie ont été fournis directement aux femmes.

Les interviews laissent à entendre que les habitants des deux communautés ont été plus prévoyants lors des inondations de 2008 que lors de la catastrophe précédente : ils ont pris des précautions plus tôt pour en atténuer les conséquences, emballant des biens pour les mettre à l'abri plus en hauteur, bien que ce genre de déménagement ait causé de gros problèmes car la plupart des familles n'avaient pas d'autres endroits où les installer. Des hommes de New Aurora ont raconté avoir construit des étagères tout en haut des murs des maisons pour y garder des biens. Des femmes dans l'impossibilité de payer des hommes pour les aider n'auraient pas pu faire ce genre de travail.

Les personnes interviewées ont affirmé qu'une évaluation des effets des inondations avait été entreprise et avait porté sur des points concrets comme le logement. Les hommes et les femmes ont signalé qu'ils avaient escompté une aide pour la remise en état, mais que deux ans plus tard elle se faisait toujours attendre.

4.4 Vulnérabilité associée aux sexospécificités et aux relations de pouvoir

L'étude a aussi mis en lumière les facteurs de vulnérabilité associés aux relations de pouvoir inéquitables entre les hommes et les femmes dans les communautés indigène et marronne qui possèdent toutes deux de fortes structures autonomes et hiérarchiques, dont des conseils de village qui ont pour mission de maintenir l'ordre et la discipline. Les villages sont gouvernés selon les coutumes traditionnelles, et le conseil est indépendant, sans grande ingérence de l'État. Cette structure de direction est un atout pour la gestion des catastrophes et des risques, car elle permet de réduire les accidents potentiels en cas d'inondations. Mais elle est toutefois injuste puisque les femmes ne participent pas à la prise de décision.

Malgré les fortes traditions matriarcales de ces communautés, les hommes y ont le pouvoir de décision à différents niveaux :

- i. Ils sont perçus comme les chefs de famille et comme les principaux soutiens.
- ii. Les oncles maternels sont les personnes les plus influentes de la famille : ils prennent les décisions et héritent des fonctions tribales ou les délèguent à leurs neveux.
- iii. L'utilisation des terres à des fins agricoles ou de logement est sujette à l'autorisation du chef de la tribu ou du capitaine en chef, qui sont des hommes.
- iv. Bien que les hommes et les femmes aient des devoirs communautaires pratiques, l'administration du village incombe uniquement aux hommes.
- v. Les décisions communautaires sont adoptées lors de réunions d'hommes, car par tradition les femmes ne prennent pas la parole en public. Des femmes confirment toutefois qu'elles exercent une influence indirecte sur les décisions en prodiguant leurs conseils à leurs compagnons ou à leurs proches parents.

- vi. En plus de la prédominance masculine sur la prise de décision communautaire, les hommes exercent aussi leur pouvoir en contrôlant les femmes dans la famille. L'ascendant des hommes sur les femmes est fort, au point que celles-ci doivent demander la permission de leur mari pour sortir du village, ne serait-ce que pour se rendre dans les villages voisins. Une exception significative est le voyage presque quotidien que font les femmes pour travailler aux champs.

Le pouvoir et la capacité décisionnelle minimales des femmes sont surtout liés à leur statut social inférieur dans leurs communautés, de sorte qu'elles sont moins en mesure de gérer les risques associés à leurs rôles et à leurs domaines de responsabilité : comme elles ne peuvent s'exprimer en public, il arrive que les hommes ne tiennent pas compte de leurs problèmes et de leurs besoins ou les interprètent de manière erronée. Les femmes interrogées ont affirmé qu'elles préféreraient se faire entendre directement, partager leurs opinions, leurs expériences, leurs préférences, ainsi que les solutions pertinentes qu'elles proposent en matière de gestion des risques de catastrophe. Elles souhaiteraient pouvoir préciser leurs aspirations après une catastrophe, notamment en ce qui concerne la distribution de l'aide.

Elles ont donné des exemples de la façon dont les femmes les plus pauvres des deux villages ont été lourdement lésées à cause de leur accès inégal au pouvoir. Les familles puissantes tendant à dominer les organisations communautaires locales, les ressources en provenance de l'aide extérieure ne sont pas partagées équitablement dans les villages. Des femmes interrogées ont signalé que lorsqu'un groupe de femmes a reçu un appareil à cassave pour rétablir la sécurité alimentaire après les inondations, il a été installé chez le Capitaine⁷ et non au centre du village où toutes les femmes auraient pu l'utiliser facilement.

Dans un autre village, des femmes ont signalé avoir reçu un petit moulin à riz à moteur, un broyeur de manioc à moteur, des outils et des graines en provenance du projet *Recovery of Food Security*: les appareils ont été installés d'une manière accessible à toutes, ce qui les a beaucoup aidées dans leurs durs travaux.

L'étude a montré que la participation des hommes aux structures décisionnelles leur a permis de s'organiser mieux que les femmes, parce qu'ils peuvent mieux exprimer leurs besoins et proposer des solutions à leurs problèmes. Ainsi, lors des discussions sur le logement et la réinstallation ailleurs, les hommes étaient en mesure de faire clairement état de leurs besoins en engins de construction lourds, en tronçonneuses et en matériaux de construction.

L'accès inégal des femmes au pouvoir décisionnel les met aussi dans une position désavantageuse quant à la satisfaction de leurs besoins. Par exemple, le Capitaine d'un village avait demandé des services d'encadrement agricole pour les hommes après les inondations. Quand le consultant lui a fait remarquer que les femmes en auraient plus besoin en tant que principales responsables de la sécurité alimentaire, le Capitaine s'est montré inflexible, arguant que les hommes devaient être formés à de meilleures techniques agricoles parce qu'ils étaient les soutiens de famille, que les femmes avaient déjà reçu beaucoup d'aide et de soutien économique de la part d'ONG et qu'elles n'avaient donc pas besoin d'un service d'aide agricole. Les femmes n'ayant pas l'occasion de se faire entendre au plus haut

⁷ Le Capitaine est le chef du village ainsi que le chef du Conseil.

niveau décisionnel dans les communautés, elles courent le risque de ne pas recevoir l'aide et l'appui dont elles ont besoin d'urgence. Ce danger s'accroît si les personnes responsables des programmes d'aide sont ignorantes des sexospécificités ou ne tiennent pas compte de la dynamique et des rôles de chaque sexe dans la communauté.

4.5 Facteurs de vulnérabilité associés à la structure des relations entre les sexes

La structure des relations entre les hommes et les femmes les expose aussi à une vulnérabilité spécifique aux aléas naturels. La division très traditionnelle du travail fondée sur le sexe dans les communautés villageoises aboutit à des partenariats très complexes. Les activités des hommes et des femmes sont si complémentaires qu'un gros problème se pose quand l'un des partenaires disparaît. À cet égard, les divorcés, les veufs et les veuves sont très vulnérables. Les femmes chefs de famille doivent payer un homme pour défricher un coin de forêt et faire tous les autres travaux qu'un mari est censé faire pour sa femme, si bien que la pénurie d'argent devient un gros problème pour elles. Il n'empêche que les hommes et les femmes consultés ont jugé qu'un homme chef de famille célibataire se heurte à plus de difficultés qu'une femme chef de famille dans la mesure où il n'a personne pour lui préparer la nourriture, s'occuper des enfants et des travaux ménagers.

Les vues traditionnelles sur le chef de famille peuvent aussi engendrer une vulnérabilité aux aléas naturels. Ainsi, tant les femmes que les hommes interrogés ont été d'accord sur le fait que l'homme est le soutien de famille et celui qui a le plus de pouvoir au foyer. Les interviews ont permis aussi de confirmer que les revenus ne sont pas gérés de la même manière dans les deux communautés : à New Aurora, les femmes contrôlent leurs propres revenus ; mais à Tepu, ce sont les hommes qui utilisent les revenus des femmes, puisqu'ils se rendent en ville pour acheter des biens.

La polygamie joue aussi un rôle dans la vulnérabilité des deux sexes aux aléas naturels. Les interviews ont montré que les femmes de New Aurora sont très mécontentes de cette tradition parce qu'elles ne souhaitent pas partager leur partenaire ni ses revenus avec d'autres femmes. Indépendamment de la jalousie, elles arguent aussi que leur pauvreté extrême est due au fait que leur partenaire homme soutient financièrement plus d'une famille.

Les hommes sont généralement d'accord avec les femmes sur ce point, mais ils signalent que leurs pairs exercent sur eux des pressions en faveur de la polygamie : un mari polygame a un statut plus élevé dans la société marronne parce qu'on le considère riche et viril. Quelques hommes arguent que la polygamie apporte un équilibre, car un homme ne se trouve jamais sans femme et une femme a toujours un homme pour s'occuper d'elle. Il a aussi été dit que les femmes sans homme « traquent » pratiquement les mâles. Il vaut la peine de noter que presque tous les hommes les plus âgés affirment avoir eu plusieurs femmes quand ils étaient plus jeunes, mais n'en avoir gardé qu'une en vieillissant.

L'étude a aussi montré que la vulnérabilité préexistante causée par la violence familiale, courante dans les deux villages, a aussi augmenté les risques que courent les femmes en cas de catastrophe naturelle⁸. Femmes et hommes ont fait état de toutes les formes de violence dans leurs villages physique, psychologique (insultes, menaces) et financière (refus d'apporter de l'argent au foyer). Bien qu'on ait parlé d'incidents de femmes abusant des hommes, c'est le cas le moins fréquent et il s'agit généralement de violence psychologique.

Quelques femmes ont aussi confirmé avoir été violées par leurs partenaires quand elles refusaient des rapports sexuels ou quand l'homme avait bu trop de *casiri* ou utilisé des herbes pour accroître sa puissance sexuelle. Les interviews ont aussi permis de confirmer que les cas de viols de jeunes filles n'étaient généralement pas dénoncés par peur de représailles violentes. Les *basiyas*⁹ et les capitaines au conseil du village interposent leurs bons offices dans les cas de querelles et d'abus familial. À cet égard, les agressions sexuelles d'hommes ou de femmes contre des hommes et des garçons ne sont pas permises. Les agressions graves sont dénoncées à la police. Tout en reconnaissant qu'il existait une violence sexiste préexistante, aucune des personnes interrogées n'a avancé l'idée que les inondations avaient exacerbé la violence familiale.

⁸ Pour des raisons de discrétion, nous ne donnons pas de noms de village spécifiques.

⁹ Les *basiyas* sont les assistants des capitaines

5. Risques, stratégies d'adaptation et de relèvement

Les résultats de l'étude montrent que le fait de vivre dans la forêt depuis de nombreuses générations a permis aux habitants des deux villages de développer différentes stratégies pour faire face aux facteurs de vulnérabilité et aux circonstances. Mais les graves inondations sortant nettement de leur expérience normale, ils ont fait preuve de capacités limitées pour contrer les risques en découlant ; ils ont toutefois fait appel à des approches traditionnelles et mis au point de nouvelles stratégies d'affrontement et d'adaptation aux risques associés aux inondations.

5.1 Culture et drainage

Dès avant 2006, certaines communautés avaient constaté que la densité de forêt ajoutée à l'absence de systèmes de drainage adéquats avait abouti à gorgier le sol d'eau. Des gens ont dit que les eaux jaillissaient littéralement du sol. La stratégie de survie des familles a été de défricher de nouvelles terres et de planter des cultures, mais il fallut attendre plus de six mois pour pouvoir faire la première récolte. Les inondations des lopins agricoles ont détruit 70 p. 100 des récoltes¹⁰, et il a fallu presque un an au sol pour se reconstituer. Le manioc, la culture de base de ces communautés, et les navets ont été durement touchés parce qu'ils sont extrêmement sensibles à l'eau.

Afin de protéger leurs récoltes de la montée des eaux en saison humide et des dangers d'inondations, de nombreuses femmes ont dit avoir déplacé leurs lopins plus haut dans la forêt, ce qui leur crée, nous l'avons dit, des problèmes supplémentaires d'accès et de sécurité.

5.2 Carence de bois à brûler pour la cuisine

Les inondations ont eu aussi des retombées sur le bois destiné à la cuisine, dont le ramassage est une corvée des femmes. Celles-ci ont affirmé que les inondations avaient emporté le bois stocké et les avaient aussi empêchées de faire de nouvelles provisions parce que le bois était de toute façon trempé et inutilisable.

5.3 Dépendance et interdépendance

Les inondations ont eu aussi des retombées sur les relations familiales. Les familles, nous l'avons dit, sont par tradition indépendantes et autonomes sur le plan alimentaire parce qu'il s'agit là du travail des femmes. Les groupes ont informé que des femmes de ces communautés déposaient une part de leur amour-propre dans leur aptitude à procurer des aliments à leurs familles. Or, les inondations ont contraint de nombreuses femmes à dépendre, pour la survie alimentaire, de parents ainsi que des secours alimentaires. Beaucoup ont déclaré en avoir éprouvé de la honte, surtout quand chacun faisait face à l'insécurité alimentaire d'une façon ou d'une autre.

¹⁰ *Flooding in Suriname*, Picture Report, OPS, 17 mai 2006.

Par ailleurs, de nombreux systèmes d'aide traditionnels ont bien fonctionné après les inondations. La structure matrilineaire a fourni des formes d'aide importantes aux femmes, entre autres la production et la préparation collectives d'aliments, le partage de l'abri et l'accès aux services. Les femmes apparentées se sont entraïdées pour planter et récolter et ont aussi partagé des instruments de semailles et de la nourriture. Les femmes âgées ont joué un rôle clé en s'occupant des enfants, ce qui a permis aux femmes plus jeunes de se consacrer au travail productif.

Les inondations ont aussi renforcé l'esprit communautaire, car les hommes se sont entraïdés pour reconstruire leurs logements tandis que les femmes ont préparé des repas pour tout le monde ; ce système est parfois appliqué lorsqu'il s'agit d'éclaircir la forêt et de bâtir des installations communautaires.

Mais elles ont aussi des incidences négatives sur les hommes dont une des principales responsabilités est de fournir les protéines à leur famille : durant les inondations de 2006, ils ont été soumis à de fortes pressions faute de pouvoir pêcher et chasser. Les hommes ont dû préparer de nouveaux lopins pour et avec leur(s) femme(s), mais beaucoup ont eu du mal à s'acquitter de cette tâche parce qu'ils avaient perdu les outils nécessaires.

5.4 Isolement géographique et sécurité alimentaire

La faiblesse des moyens de transport et de communication entre la capitale et l'arrière-pays aggrave les risques économiques et rend les femmes comme les hommes plus vulnérables aux aléas naturels, surtout en matière de sécurité alimentaire. Les hommes et les femmes consultés ont aussi été d'avis que les autorités surinamaises n'avaient pas pris au sérieux la situation alimentaire, pourtant précaire. Des membres des communautés indigènes du Sud ont comparé leur situation à celle de leurs homologues du Brésil dont le gouvernement leur semble plus sensible aux besoins de la population indigène, surtout en ce qui concerne l'octroi de services adéquats de vulgarisation agricole. Le fait que les femmes ne participent pas à la prise de décision peut aussi avoir contribué à ce que les besoins des communautés n'aient pas reçu la priorité requise.

Le programme de secours mis en place dans les villages touchés par le gouvernement, les ONG, la Croix-Rouge et d'autres organismes travaillant au Suriname pour satisfaire aux besoins alimentaires immédiats, et aussi non alimentaires, a été tenu pour important.

5.5 Manque d'accès à l'eau

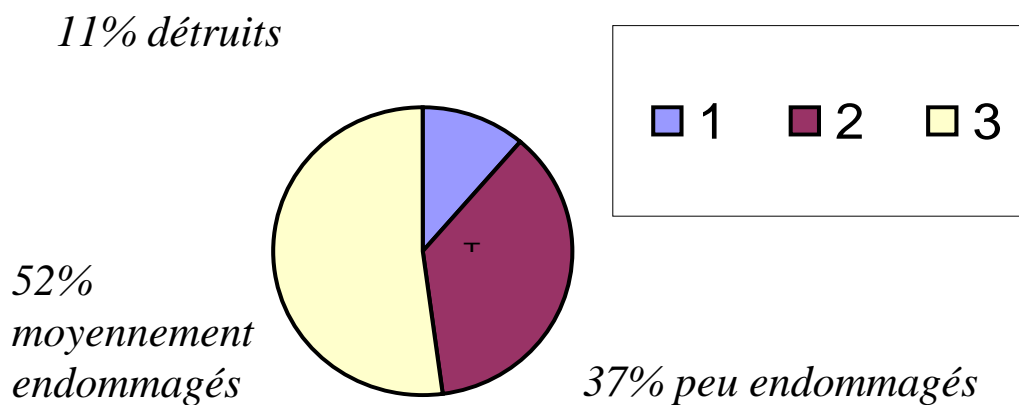
Les inondations de 2006 ont pollué les sources naturelles disponibles d'eau douce, salubre et potable. Les villageois ont informé avoir survécu en recueillant de l'eau de pluie pour la cuisine, la lessive et l'hygiène personnelle. Mais les réseaux de collecte d'eau étaient inadaptés et seules quelques personnes possédaient des réservoirs, si bien que l'eau manquait. Les personnes possédant des réservoirs ont informé qu'elles ne pouvaient pas les utiliser durant les inondations si l'eau montait jusqu'à hauteur du robinet. D'autres les ont perdus parce que les inondations les ont emportés. D'où une difficulté accrue à recueillir l'eau disponible.

À la saison humide, et surtout durant les inondations, les cours d'eau deviennent boueux et charrient des déchets et des débris de la forêt tels que des branches d'arbres et des herbes. Faute de pouvoir les utiliser pour la toilette, la cuisine et la lessive, les femmes ont du mal à assumer leurs responsabilités traditionnelles.

5.6 Impact sur le logement et l'érosion du sol

Les hommes et les femmes ont informé que les inondations de 2006 leur avait fait perdre des terres par érosion du sol, ce qui a mis en danger le logement et l'agriculture dans la plupart des villages qui sont construits près des cours d'eau, sur une terre débarrassée d'arbres et de mauvaises herbes et donc devenue vulnérable à l'érosion. Des villageois ont constaté que l'élévation inhabituelle des eaux a aggravé la situation car l'érosion du sol affaiblit les pilotis des maisons. De fait, les inondations de 2006 ont emporté le devant et les parties basses de certaines maisons.

Graphique 1 : Dommages aux logements



L'impact des inondations sur le logement apparaît au graphique 1, dont les chiffres proviennent de l'évaluation faite par des ONG travaillant dans l'arrière-pays : 44 p. 100 des logements ont souffert des dommages, dont plus de 60 p. 100 ont été détruits ou moyennement endommagés.

Les logements familiaux n'ont pas été les seuls à souffrir ; des biens communautaires ont subi des dégâts considérables, comme les écoles, les églises, les cliniques et autres installations publiques construites au fil des années à partir des maigres ressources obtenues non sans mal par des collectes de fonds, et maintenant difficiles à remplacer.

La construction des villages sur des terrains élevés et, à Tepu, des maisons sur pilotis s'inscrit de toute évidence dans une stratégie d'adaptation traditionnelle aux crues. Un certain nombre de familles touchées qui vivaient sur les berges, dans les villages étudiés, ont indiqué qu'elles s'étaient réinstallées récemment à des endroits plus élevés à l'intérieur des terres. En fait, elles ont toutes dit que chacune devrait avoir une petite maison plus à l'écart des eaux où pouvoir se réfugier en cas d'inondations.

5.7 Élévation des risques sanitaires associés aux aléas naturels

Les inondations portent aussi préjudice à l'hygiène. Selon les personnes interrogées, celles de 2006 ont aggravé la carence d'un assainissement approprié. Peu de personnes ont des latrines, la plupart se servant du cours d'eau et de la forêt, si bien qu'on a signalé des cas de diarrhée et, dans un village, une montée de malaria ¹¹. Dans les deux villages, les gens se plaignent de la puanteur insupportable que dégagent les latrines inondées, auxquelles s'ajoutent la boue et les saletés rejetées par le cours d'eau: le tout a aggravé les risques sanitaires et fait retomber un pesant fardeau sur les femmes qui sont responsables du nettoyage du foyer et des soins aux enfants et aux autres parents malades.

5.8 Interruption des revenus économiques

Les inondations de 2006 ont eu aussi de sévères retombées sur les activités économiques dans les communautés. Bien entendu, l'écotourisme et les activités connexes, l'une des rares sources de revenus des villageois, ont été touchés : des hommes ont perdu leurs revenus de propriétaires de petits éco-abris ou de piroguiers, pêcheurs, chasseurs, oiselières et vendeurs d'animaux, ainsi que leurs matériaux de construction. Mais beaucoup ont pu profiter aussitôt après les inondations de la hausse des tarifs de transport et des services de main-d'œuvre aux pourvoyeurs d'aide.

Les femmes ont perdu sur deux tableaux : non seulement parce que leur production agricole a été emportée par les eaux, mais aussi parce qu'elles ont dû payer plus cher le transport quand celui-ci est devenu disponible. Devant la perte de leurs récoltes, certaines femmes ont envisagé de faire de l'élevage.

Selon les habitants des deux villages, les ONG ont contribué sensiblement à restaurer la sécurité alimentaire après les inondations. Elles ont aussi entrepris des activités concrètes d'habilitation des femmes. Par ailleurs, de nombreux services et projets d'encadrement agricole conçus par le gouvernement et des ONG ont été axés en premier lieu sur les femmes et les ont aidées à restaurer leur production alimentaire destinée à la consommation familiale et à la vente.

5.9 Vulnérabilité des pauvres

Les inondations de 2006 ont aggravé la vulnérabilité des pauvres, hommes ou femmes, parce que bien des gens n'avaient pas l'argent nécessaire pour remplacer ou réparer des biens essentiels, dont leurs maisons, et des articles ménagers comme les réservoirs d'eau, les matelas, les marmites et les casseroles, les réfrigérateurs ou les fourneaux, ainsi que des effets personnels comme les vêtements et les chaussures.

¹¹ *Flooding in Suriname*, Picture Report, OPS, 17 mai 2006.

5.10 Peur des cycles de sécheresses et d'inondations

Les discussions avec les villageois ont montré qu'ils redoutaient des cycles éventuels de sécheresses et d'inondations. Ainsi, ils avaient redouté que les inondations de 2006 ne soient suivies de sécheresses. Le *chief captain* de Tepu a rappelé que ses parents lui avaient raconté des histoires au sujet d'une sécheresse qui avait durement touché la communauté plusieurs décennies auparavant; il a constaté qu'on n'avait pas vu de sécheresse depuis longtemps, mais que cela pouvait se reproduire à nouveau, tout comme les inondations.

Durant les discussions, les personnes interrogées ont aussi signalé que quand la population indigène du Guyana avait souffert de la sécheresse dix ans avant, le gouvernement avait importé de la nourriture du Brésil et le *Canada Fund* avait introduit l'irrigation au goutte-à-goutte dans leur agriculture. À cette même époque, le *Canada Fund* avait aussi appuyé un projet expérimental dans le village indigène de Matta au Suriname. Même si la sécheresse ne se faisait pas sentir dans le pays, les habitants estimaient qu'elle restait une menace sérieuse.

5.11 Mobilité

Les inondations de 2006 ont aussi restreint les possibilités de déplacement. Les gens ont dû se réfugier à des endroits plus élevés et, dans bien des cas, ne pouvaient se rendre dans les autres communautés qu'en pirogue. Heureusement, la plupart des familles possèdent une pirogue, souvent à moteur, ce qui leur a permis de se déplacer et d'accroître leurs chances de survie pendant les inondations. Durant celles de 2008, après la fermeture de la piste d'atterrissage locale, le conseil de village de Tepu a joué un rôle important en coordonnant le transport fluvial pour récupérer des paquets d'aliments d'urgence livrés à un village proche.

5.12 Accès à l'éducation et à l'information

La plupart des villageois sont pauvrement informés et croient que les inondations ont été accidentelles. De plus, les femmes sont généralement moins informées à cause de leur scolarité inférieure et de leurs possibilités de déplacement limitées. En effet, les gens qui se rendent en ville, des hommes pour la plupart, ont plus de chances de s'informer de l'impact des changements climatiques, dont les inondations, les sécheresses et les séismes survenant ailleurs dans le monde, et de la façon dont les autres peuples font face à ces catastrophes.

6. Leçons à tirer

Les effets des changements climatiques tels qu'ils se sont manifestés lors des inondations de 2006 et de 2008 étaient nouveaux au Suriname, même si certains pays caribéens faisaient déjà face depuis longtemps aux conséquences destructrices d'aléas naturels. Il y a donc des leçons à tirer de l'expérience des communautés étudiées qui peuvent être applicables à d'autres communautés caribéennes.

1. La vulnérabilité des femmes aux aléas naturels est associée aux rôles, aux responsabilités et aux activités qui leur sont confiés par tradition tant au foyer que dans la communauté. Des données tirées des interviews et de groupes de discussion indiquent une nette division du travail par sexe, fondée sur des traditions culturelles en vertu desquelles les femmes sont chargées du gros des activités non rémunérées au foyer.
2. De multiples facteurs exposent les deux sexes à des risques avant, pendant et après les catastrophes, mais les femmes sont plus vulnérables pour diverses raisons, dont le déséquilibre quantitatif entre les deux sexes et la polygamie dans les communautés marronnes ; des taux de chômage plus élevés et la carence de possibilités d'emploi rémunéré et de nantissement; la domination masculine dans la prise de décision dans la communauté à tous les niveaux; l'inégalité dans l'accès à l'éducation et à l'information ; les risques accrus de violence familiale et l'isolement géographique qui frappe davantage les femmes à cause des pratiques culturelles qui restreignent leur liberté de déplacement.
Les facteurs lésant les hommes incluent la réduction des possibilités de chasse et de pêche et la pénurie de matériaux et d'outils de construction. Les possibilités d'emploi limitées les empêchent aussi de jouer leur rôle de soutiens de famille.
3. Bien que les hommes et les femmes des deux villages soient économiquement vulnérables, les interviews ont révélé que les femmes couraient bien plus de risques à cause de l'inégalité entre les sexes préexistante à la catastrophe. Les familles courant des risques élevés ont besoin d'aide pour réinstaller leur logement et leur lopin en lieu sûr afin de protéger leur vie et leur sécurité alimentaire, tout en évitant des pertes de biens qui aggraveraient leur pauvreté.
4. Le fait d'avoir vécu dans la forêt pendant de nombreuses générations a permis aux villageois de mettre au point différentes stratégies adaptées à leur milieu. Mais les inondations ou les sécheresses extrêmes ayant dépassé leur expérience normale, ils ont des capacités et des stratégies d'adaptation limitées. Toutefois, après les inondations de 2006, ils ont pu survivre grâce à des réseaux sociaux et à des services d'entraide traditionnels, ainsi qu'à de petites économies.

5. De nombreux systèmes d'entraide communautaire traditionnels ont fonctionné aussi bien pour les femmes que pour les hommes. Le travail en commun peut s'avérer utile pendant les catastrophes naturelles et à l'étape de relèvement et de remise en état.
6. Les communautés indigènes et marronnes ont une forte capacité de gestion autonome à travers le conseil de village, et les structures hiérarchiques permettent de conserver l'ordre et la discipline. Ce commandement, qui est un solide atout dans la gestion des crises et des risques, a contribué à réduire les incidents et les accidents durant les inondations. Mais comme elles ne participent pas aux structures décisionnelles des conseils de village, les femmes ont du mal à faire connaître leurs inquiétudes et leurs besoins et à les faire prendre en considération. Elles sont donc moins impliquées dans la gestion des risques et elles exercent peu de contrôle sur l'aide de relèvement d'urgence qui maximiserait les avantages pour elles-mêmes et pour leurs familles.
7. Il faut prendre des précautions et des mesures à l'adresse des personnes âgées qui ont moins de facilités de déplacement et d'adaptation et plus de difficultés à se rendre à la rivière et à entretenir leurs logements et leurs lopins, ce qui menace leur sécurité alimentaire. Même si elles peuvent recevoir l'aide d'autrui, elles sont particulièrement vulnérables quand elles n'ont pas de filles pour s'occuper d'elles.
8. Les femmes et les familles ont besoin de recevoir une aide du gouvernement et des ONG pour identifier des endroits appropriés où installer de nouveaux lopins agricoles et pour bénéficier d'une formation technique et agricole spécialisée afin que les sols nouvellement défrichés ne soient pas emportés par les eaux.
9. Il est encore plus pertinent et nécessaire de superviser les crues inhabituelles afin qu'un système d'alerte rapide permette aux familles de se mettre en sûreté, avec leurs biens. Tepu a été le premier village à avoir été inondé en 2006 et en 2008 : l'eau est montée très vite et son niveau a fluctué, tout en diminuant graduellement. Les villageois jugent qu'il est important de disposer d'un observatoire pour déceler toute crue inhabituelle. Les familles vivant directement au bord de l'eau sont généralement les premières à le constater et à pouvoir alerter le reste de la communauté.

Depuis les inondations de 2006, les gens ont dû chercher refuge en des lieux plus élevés, et ne peuvent plus se déplacer qu'en pirogue dans de nombreuses communautés. Le gouvernement, les ONG, la Croix-Rouge et d'autres organismes travaillant au Suriname ont initié un programme de secours pour les villages touchés en vue de satisfaire aux besoins alimentaires immédiats des habitants et à leurs besoins non alimentaires.

7. Conclusions et recommandations

7.1 Conclusions

L'étude montre que les femmes sont plus vulnérables que les hommes et exposées à des risques différents. Les études de cas de Tepu et de New Aurora décrivent les facteurs qui portent préjudice à la situation des femmes et des hommes dans les communautés, et ce en fonction des rôles, des activités, des attitudes, des mœurs et des responsabilités propres à chaque sexe. Ces facteurs déterminent des déséquilibres en ce qui concerne non seulement la division du travail non rémunéré, dont les femmes assument la plus grande part, mais aussi les opportunités de revenus et donc d'autonomie.

Villageoises et villageois sont vulnérables, chacun à leur manière, à cause de leur grave pauvreté résultant du manque d'éducation et de possibilités d'emploi limitées. Ils subissent différemment les conséquences des catastrophes naturelles en fonction des rôles assignés à leur sexe. Mais les études de cas prouvent que les femmes sont plus vulnérables que les hommes face aux retombées des inondations sur leurs familles et leurs domaines de responsabilité, au foyer et dans l'agriculture.

7.2 Recommandations

1. Faire en sorte que les évaluations de la gestion des risques de catastrophe soient conçues en tenant compte des sexospécificités dans l'approche des risques et des facteurs de vulnérabilité, et que les femmes soient consultées de façon à encourager leur pleine participation et leur contribution.
2. Confier des rôles et des activités clairs aux femmes et aux hommes dans les plans de gestion des risques afin d'assurer l'égalité entre les sexes et de renforcer la capacité des femmes d'accroître leur pouvoir et la maîtrise de leur propre situation.
3. Aider les villageoises à identifier et à préparer des terres agricoles mieux appropriées parce que moins ou pas du tout exposées aux inondations, et les habiliter afin qu'elles puissent négocier avec les dirigeants du village la permission de les utiliser.
4. Faire en sorte que les femmes se dotent de compétences et de techniques agricoles plus efficaces afin de pouvoir gérer et atténuer les risques de pluies excessives.
5. Contribuer à la réinstallation des familles qui vivent le plus près des cours d'eau ou qui courent les plus gros risques face à des inondations. Tenir compte en particulier des besoins spéciaux des femmes chefs de famille et des personnes âgées en ce qui concerne l'aide à leur fournir pour construire et réparer leurs logements.

6. Impliquer les ONG qui connaissent les communautés, qui tiennent compte des différences sexospécifiques et qui ont gagné la confiance des villageois. Les utiliser comme partenaires dans la planification préalable aux catastrophes et dans le relèvement afin de pouvoir identifier et mettre en œuvre des stratégies de gestion et d'atténuation des risques en collaboration avec la communauté, et intégrer ces stratégies dans ses activités habituelles.

Bibliographie

1. Binnenland Overleg (BIO Network of NGOs working in the Interior), *Flooding Recovery Programme 2007*, décembre 2006.
2. Binnenland Overleg (BIO), *Finalization of the Emergency Aid Phase*, septembre 2006.
3. Binnenland Overleg (BIO) and Bureau Forum NGO's (BFN), *Final Report of the Distribution of PAHO Water Tanks*, mai 2007.
4. Binnenland Overleg (BIO), *Interior Assessment Survey*, juillet 2006.
5. Bureau Forum NGOs (BFN), *Final Report of the Food Security Recovery Programme*, juillet 2008.
6. National Disaster Management Programme (NCCR Suriname), *Situation Analysis*, 27 juin 2008
7. Organisation panaméricaine de la santé, *Flooding in Suriname*, Picture Report, 17 mai 2007
Health Situation Updates
8. Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), *Current Humanitarian Situation in Suriname as of May 21, 2006* – as reported to the UNDAC Team.
9. Commission économique pour l'Amérique latine et les Caraïbes (CEPALC), District Sipaliwini, Suriname, *Life after the flooding of May 2006*.
10. Programme alimentaire mondial (PAM), *Initial-Rapid Emergency Food Security Assessment (EFSA) in the areas affected by the flood in Suriname, 2006*.



www.undp.org.cu/crmi

Un réseau de connaissances pour promouvoir les meilleures pratiques en gestion des risques et adaptation aux changements climatiques dans les Caraïbes

Coordinateur du projet
Ian King,
UNDP Barbados & OECS
Tel.: (246) 467-6032
Fax: (246) 429-2448
ian.king@undp.org

Coordinatrice du programme
Jacinda Fairholm,
UNDP Cuba
Tel.: (537) 204-1512
Fax: (537) 204-1516
jacinda.fairholm@undp.org